

Triste et pauvre mémoire *The Reader* de Stephen Daldry

Nicolas Gendron

Volume 27, numéro 2, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2009). Compte rendu de [Triste et pauvre mémoire / *The Reader* de Stephen Daldry]. *Ciné-Bulles*, 27(2), 18–21.

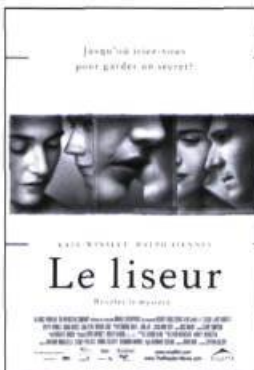
Triste et pauvre mémoire

NICOLAS GENDRON

En 1958, dans une Allemagne encore hantée par sa propre culpabilité vis-à-vis de la Seconde Guerre mondiale, Michaël Berg a 15 ans et vomit sa jaunisse en rentrant du lycée, sur le mur d'un immeuble. C'est là qu'habite Hanna Schmitz, contrôleuse de tramway de 20 ans son aînée, qui lui vient en aide et le reconduit chez lui. Alors qu'il se rétablit, sa mère le presse d'aller remercier M^{me} Schmitz; un bouquet de fleurs plus tard, une relation charnelle se noue peu à peu entre la dame et lui, de même qu'un rituel s'installe : lecture, amour et bain commun. De Tolstoï à Homère en passant par Schiller, Hanna demande à Michaël d'apporter quelque œuvre littéraire afin qu'il puisse lui en lire des passages à haute voix, avant de laisser place à leurs ébats sous les draps. Si maman avait su...

S'il n'y avait que cela, **The Reader** — roman et film confondus — ne serait qu'une idylle atypique de plus dans le grand répertoire des amours impossibles. L'écrivain allemand Bernhard Schlink a cru bon élargir le champ de l'intime pour en ressortir un trait de génération. Pour y parvenir, il a imaginé Hanna en ancienne gardienne de camp de concentration qui tait, bien sûr, son passé. Michaël en fait malgré lui son premier amour, le temps de quelques mois, avant qu'elle s'éclipse de sa vie sans laisser de traces, pour réapparaître sept ans plus tard : lui étudie désormais le droit et assiste au procès de cinq femmes reliées à un massacre sous le régime nazi; elle siège au banc des accusées. Ainsi, découvre-t-il toute la vérité sur Hanna. Enfin, pas toute. Pas tout de suite. Mais au cours du procès, le plus grand secret d'Hanna lui apparaît limpide, à lui seul; par-dessus tout, il se révèle surtout indissociable de l'issue du verdict.

Dès lors, entrent en jeu et se confrontent la responsabilité individuelle et le devoir collectif. Michaël doit-il agir à l'encontre de la volonté d'Hanna, pour alléger une peine d'emprisonnement dont elle



ne semble guère se soucier? Serait-ce la trahir? Est-il déjà un traître du seul fait de l'avoir aimée? S'il se taisait à son tour, il se joindrait du même coup au mouvement d'impuissance des jeunes adultes comme lui, qui ont soit baissé les bras, soit joué à l'autruche pour ne pas s'avouer que des proches aient pu être associés de près ou de loin — ne serait-ce que par la conscience aiguë de la réalité — aux horreurs ayant mené à l'extermination de Juifs. Ce qui le pousse à la réflexion : « Nous ne devons pas nous imaginer comprendre ce qui est inconcevable; nous n'avons pas le droit de comparer ce qui échappe à toute comparaison; nous n'avons pas le droit de questionner, car celui qui le fait, même s'il ne met pas les atrocités en doute, en fait néanmoins un objet de communication, au lieu de les prendre comme une chose devant laquelle on ne peut que s'imposer le silence de l'horreur, de la honte et de la culpabilité. » Se renfermer sur ce silence est-il suffisant? Il est évident qu'au jeu de la morale post-génocidaire, les certitudes ne se bousculent pas au portillon.

Pour la petite histoire, on notera que Schlink est juge de profession, et que son écriture s'en ressent plus souvent qu'autrement, comme c'est le cas dans ce best-seller traduit en 40 langues, néanmoins marqué au fer rouge par sa nature allemande. Pas qu'on n'y ait jamais accès à l'émotion, mais la philosophie, la justice, la littérature et l'âme humaine y sont décortiquées avec des mots justes et précis, un raisonnement franc et une logique en perpétuel mouvement qui n'hésite pas à peser un tout et son contraire avant de s'arrimer à un état de fait. Les romans policiers de Schlink profitent d'ailleurs largement de sa plume alerte, souple et affûtée, doublée d'un fort esprit critique. Ici, sur papier du moins, les séances du procès et les rencontres du séminaire sur les camps auquel participe Michaël sont les hauts lieux d'un argumentaire, il va sans dire ouvert, qui se construit brique par brique en complicité



Kate Winslet et David Kross dans *The Reader* – PHOTO : MELINDA SUE GORDON

directe avec le lecteur. Pour le grand écran, on a coupé dans le gras de ces scènes (ancien et troublant Hitler de *La Chute*, Bruno Ganz y va tout de même de sa présence ironique en professeur de droit), dans le but évident de concentrer les enjeux dramatiques autour des deux personnages principaux.

Cette décision judicieuse, si elle masque un peu la portée sociale et introspective du roman, confère à l'ensemble un souffle certain, qui tire sa puissance dans la nouvelle fragilité exacerbée des figures centrales, que la caméra suit de près de peur d'échapper une de leurs confidences. D'abord, la narration a été pratiquement éliminée du scénario, tant et si bien que les actions et l'expression de Michaël deviennent les véhicules indispensables d'un processus d'identification qui va bon train. Prenons pour exemple sa seule attitude lors des assises à la cour de justice. Dans le livre, il clame : « Tout au long des semaines que dura le procès, je ne ressentis rien : ma sensibilité était comme anesthésiée. » Le film le présente davantage sur le fil du rasoir, plus

tourmenté à la simple vue d'Hanna, les larmes tout juste ravalées, les haut-le-cœur réprimés, les yeux avides du moindre détail sur le visage de son ancienne maîtresse qui lui tourne malheureusement le dos. Et la poitrine qui se serre tout à coup de ne pas se savoir unique, puisqu'elle demandait à des prisonnières dans les camps de lui faire la lecture. Les images récurrentes d'Hanna qui le hantent et l'enchantent sont également moins présentes que dans le roman, où elles empruntaient des voix multiples (Hanna à vélo, Hanna devant la bibliothèque de M. Berg, etc.), mais on en a toutefois gardé la meilleure, celle d'Hanna enfilant ses bas, qui préfigure leur relation intime en un battement de cils. Douce lumière à l'appui, les premières scènes d'apprivoisement sont d'ailleurs livrées avec une touchante économie de moyens (et d'effets, bien entendu) qui servira de modèle pour la suite. Qui plus est, sans racoler. Un mal pour un bien : la péripétie de la randonnée à vélo, durant la semaine de Pâques, alors que Michaël dégote tout l'argent qu'il peut pour inviter Hanna, a été escamotée et légèrement

modifiée. Plus de traces de leur fameuse dispute durant laquelle Hanna se croyait abandonnée par Michaël, sorti chercher le déjeuner. « Garçon » — c'est un des mots affectueux dont elle l'affuble — lui avait pourtant laissé une note qui se serait, paraît-il, volatilisée. Le nœud du secret d'Hanna se trouvait en partie dans cette querelle, et comme elle n'existe plus à l'écran, cela donnera l'impression fugace que Michaël a, au moment opportun de surcroît, tout deviné d'un coup, ayant l'air d'avoir été illuminé. Le plus délicieux, dans cette même portion d'aventure, est ce repas inventé à mi-parcours, alors que l'aubergiste demande à Michaël, qui vient payer l'addition, si sa mère a bien mangé. Voyez-le ensuite embrasser « sa mère » par pure bravade ! Le sentiment de liberté prédomine, il vaut mieux en profiter. S'il est certes touchant dans les moments d'égarement qui submergeront son personnage lors du procès, sept ans plus tard, la recrue David Kross n'est jamais aussi juste que dans l'exaltation du sentiment amoureux et de la découverte, plus enflammé que la vision originelle de Schlink.

Il faut souligner qu'il n'y avait pas tant matière à s'inquiéter, puisque le réalisateur Stephen Daldry (*Billy Elliott*) et le scénariste David Hare, le duo derrière le fascinant *The Hours*, se retrouvaient pour l'occasion. Adapté du livre de Michael Cunningham, ce film, d'une beauté sans pareille, avait donné naissance à trois formidables anti-héroïnes, sous les traits méconnaissables et bouleversants de Nicole Kidman, Meryl Streep et Julianne Moore. De la fine poudre à canon pour toute actrice rêvant secrètement d'étincelles et d'explosions dans sa partition. Trois personnages féminins d'une présence innommable, comme il s'en fait trop peu, d'une complexité stimulante, contrastées au possible. Tel un insondable mystère, celui d'Hanna Schmitz paraît avoir été coulé dans le même moule tant il traverse le film entier, même si on le crédite parfois comme un rôle de soutien — au grand jamais comme un rôle secondaire. Sa souffrance ne se dévoilant qu'en filigrane, il s'avérerait casse-gueule de laisser filtrer sa sensibilité-carapace par à-coups : « Parfois, j'avais le sentiment qu'elle souffrait elle-même de ses accès de froideur et de raideur », faisait remarquer Michaël. L'apparente « habitude au mal » qui assaille les bourreaux ou les gardiennes de camp, la banalisation d'une torture routinière dans la grande mise en scène de la Solution finale, est-elle donc irréversible ? Kate Winslet s'avère l'interprète par-

« S'il est certes touchant dans les moments d'égarement qui submergeront son personnage lors du procès, sept ans plus tard, la recrue David Kross n'est jamais aussi juste que dans l'exaltation du sentiment amoureux et de la découverte, plus enflammé que la vision originelle de Schlink. »

faite pour interioriser les failles de ce vernis troublant. Elle a fouillé la description que Schlink en proposait à l'écrit, car elle devient littéralement la droiture et le silence plein d'Hanna, son plaisir gamin aussi à découvrir Tintin ou Huckleberry Finn. Son impudeur à afficher dureté et sensualité est à ce titre exemplaire. Aussi délicate que rude et sophistiquée, la composition de Winslet mérite tous les éloges qu'elle s'est attirés dans la ronde des bravos, sans même un coup d'œil au reste de sa filmographie déjà savamment garnie.

Au chapitre des déceptions, on remarquera la présence famélique des personnages de papa Berg, « philosophe auteur d'ouvrages sur Kant et sur Hegel », et de la directrice de la prison, représentant respectivement les fibres raison et passion de la rédemption, ou à tout le moins de son espoir. Sinon, l'adaptation ne touche à rien de sacro-saint dans le squelette du récit, et la fidélité à l'œuvre épate. En fait, la plus grande différence tient à la chronologie un peu chamboulée, comme la narration à la première personne a été supprimée. Le « je » du narrateur, dans le roman, avait séparé l'histoire en trois parties, soit 1958, l'adolescent avec la fulgurance d'un premier coup de foudre ; 1966, le jeune adulte avec le vertige d'un coup au cœur lors d'un procès révélateur ; 1995, l'adulte meurtri avec l'obsession d'un coup de gueule contre les vieux souvenirs refoulés. Dès le départ, ce « je » racontait les affres de son adolescence et les débuts de sa vie professionnelle avec le recul d'un Michaël Berg vieilli dont le regard était dirigé vers l'arrière et nulle part ailleurs. On peut présumer que c'est pour préserver cette vision distanciée que la troisième partie a été morcelée puis répartie ça et là tout au long du film, comme si le Berg adulte jetait de temps à autre un coup d'œil sur ce qu'il a été et qu'il continue d'être, comme cet amour unique ne l'a jamais quitté. Dans ce rôle incomplet, puisque dépouillé de son « je » actif, Ralph Fiennes en est quitte pour des apparitions moins charismatiques que son *alter ego* adolescent. Par cette montée cahoteuse, la chimie fait même quelque peu défaut au climax entre Michaël et Hanna, à la veille de la sortie de prison de cette dernière. Heureusement, l'épilogue, qui met en scène une survivante (interprétée par Lena Olin) de l'incendie à l'origine du procès, rachète la part d'émotion qui semblait vouloir s'évanouir. L'actrice y est impeccable d'assurance tranquille et pose d'ailleurs à Fiennes cette question-clé, à propos de



The Reader de Stephen Daldry – PHOTO : MELINDA SUE GORDON

la gardienne Schmitz : « Lorsque vous avez été en contact avec elle ces dernières années, avez-vous jamais eu le sentiment qu'elle savait ce qu'elle vous avait fait? » Michaël ne peut que hausser les épaules, avec le doute ultime et lourd de sens : « Ai-je compté pour cette femme qui aura occupé toute ma vie? » Si les toutes dernières phrases ne sont pas aussi équivoques que dans le roman, Hanna peut encore espérer, où qu'elle soit, l'absolution.

À bien y regarder, le best-seller de Schlink et le film de Daldry ont ceci de complémentaire : que l'un est investi tandis que l'autre est incarné; on peut voir là un flambeau qu'on relaie pour apporter la bonne nouvelle que la honte et la haine ne sont pas invincibles. Deux œuvres jumelles, maîtresses d'un débat avec lendemain. Le hasard a voulu que les deux principaux producteurs du projet, les cinéastes Anthony Minghella et Sydney Pollack, s'étei-

gnent quelques mois avant sa sortie. Il leur est donc dédié, tel un réquisitoire contre l'oubli lancé à la relève cinéma. Comme ce Michaël, vieilli avant l'heure, narrant son malaise profond sur la destinée de sa génération qu'il aurait « moins bien su camoufler que les autres », on invoque un dernier (r)appel à la mémoire. Oh! triste mémoire! ■

The Reader

35 mm / coul. / 124 min / 2008 / fict. / Allemagne-États-Unis

Réal. : Stephen Daldry

Scén. : David Hare, d'après le roman de Bernhard Schlink

Image : Roger Deakins et Chris Menges

Mus. : Nico Muhly

Mont. : Claire Simpson

Prod. : Anthony Minghella et Sydney Pollack

Dist. : Alliance Vivafilm

Int. : Kate Winslet, Ralph Fiennes, David Kross, Bruno Ganz, Lena Olin